

1555_Jouyssance_[Dialogue I]

Auteurs : Pasquier, Étienne

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

14 Fichier(s)

Informations sur la notice

ContributeurLagnena, Michela

DroitsMichela Lagnena, EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence

Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Emplacement du texte

Ouvrage*Recueil des rymes et proses de E. P.*

Date de publication du volume1555

Lieu de publication du volumeParis

Exemplaire consultéParis, Bibliothèque nationale de France, Rés. 8-BL-8826

Pagination, foliotation, signature

- 50v° - 57r°
- G2v° - H1r°

Pièce n°001

Description & Analyse du texte

GenreDialogue

SujetsJouissance de l'amour

Les mots clés

[dialogue](#), [texte en prose](#)

Les relations du document

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Notice créée par [Michela Lagnena](#) Notice créée le 03/03/2024 Dernière
modification le 07/05/2025

DIALOGUES.
IOYSSANCE.
L'AMANT, ET SA DAME.

L'AMANT.



I ie ne m'abuse, ma Dame, il y a tantost trois ans, que laissant celle liberté, à laquelle tout amant est naturellement enclin, ie chois pour tout mon heur la seruitude, qui du depuis par succession de tems, a gaigné telle puissâce sus moy, qu'oubliait tout autre plaisir, n'ay receu aucun cōtētement en mō esprit, sinon celuy qu'il vous a pleu m'octroyer. En quoy toutesfois ie m'estimerois tresheureux, si ie pouuois seulement apercevoir vne estincelle de vostre affection, estre correspondāte au grād feu, qui me cōsomme et embrase. D A. Vostre affection est bien grande mon grand amy, si me semblez vous toutesfois à tresgrand tord vous complaindre de la part de celle, qui n'eut iamais autre estude, si non par tous agreables offices trouuer moyen de contenter & satisfaire à vostre esprit: & m'ebahy beaucoup plus qui vous fait entrer en ces termes, d'estimer que l'amitié que nature voulut bastir entre nous deux, soit pour vostre regard seruitude, pour m'estre si auantageuse comme pensez. Si tel mot vous vient à plai-

DIALOGVE PREMIER.

51

à plaisir, ie puis en contr'eschange dire, que au lieu
d'une clare lumiere, en laquelle au parauant ie
toys, i'entray par vostre moyen en vne obscu-
re prison, de laquelle auez si subtilement embrouil-
lé la serrure, qu'il m'est à present impossible en a-
uoir aucune yssue, voire & le voulussiez vous.
A M. Vous auez toute puissance de dire ce qu'il
vous plaira, & ne puis mieux en moy remar-
quer celle seruitude, qui tant m'occupe les esprits,
si non d'autant que ie sçay bien qu'auez toute iu-
stice sus moy, & neantmoins si fault il pour crain-
te de vous contreuenir, que maintenant contre
mon sceu & volonté, ie vous accorde vostre di-
re: c'est la captiuité qu'alleguez. De laquelle estes
autant eslongnée par effect, comme faictes sem-
blant vous en approcher par paroles. D A. Ia
à Dieu ne plaise mon amy, que le coeur en cest en-
droit ne s'acorde avecques la langue. Vous mes-
mes qui par tant de paroles publiez vne seruitu-
de, donnez assez grand tesmoignage, du peu d'a-
mour qu'auez en moy: Et au contraire combien
est grande l'affection qui me transporte: Veu que
iamais ie n'eusse osé tant entreprendre, de vous
desdire en la seruitude, qu'ores auez mis sur les
rangs, & toutesfois contre vostre conscience ne
voulez permettre, que ie soys reputée vostre escla-
ue, ou prisonniere. A M. Ne vous en esmerueillez

G iij

DIALOGUE

ma dame: le traictement que de vous (depuis ma
 ieunesse) i'ay receu, me donne occasion de le dire.
 D A. Comment traictement mon amy? voulez
 vous meilleur traictement, qu'une entiere deu-
 tion, de celle qui depuis six ans, vous dedia cor-
 & pensee? A M. Pleust or à Dieu ma dame,
 pleust or à Dieu: Car si ainsi comme vous dictes
 estoit, ia ne me seroient tant familiares les trau-
 ses, qu'en vostre faueur ie supporte. D A. Ha
 moy & moy miserable! maintenant voy-ie fort
 bien, que le tems que i'ay employé à me vouloir
 rendre vostre, & vous en porter seure foy, par
 toutes manieres d'effets, est veritablement em-
 ployé, mais employé sans recompense. A M. Je
 vous suply ma dame, n'alleguer point recompen-
 se: car vous seule, sans autre, vous rendez en ceste
 part deffectueuse, qui depuis tant d'ans en ça, n'a-
 uez voulu prendre à mercy celui, qui pour n'estre
 plus sien, ne desiroit autre chose que de vous don-
 ner à cognoistre de combien il estoit plus vostre,
 sans que iamais en ayez tenu aucun comte. D A.
 Quel mercy pesez vous trouuer en celle, qui d'elle
 mesme n'a eu mercy, ains s'est tellement pour l'a-
 mour de vous animée encôtre foy, que du meilleur
 qui fut en elle, c'est de son coeur, elle vous a fait sa-
 crifice? A M. D'autant vous en demouré-ie plus
 redevable, ma dame. Mais si est-ce bien peu du
 coeur,

com, s'il n'est accompaigné du corps, ny plus ny
moins que ce n'est pas grand chose du corps, s'il
n'a pour sa guide & compagnie le coeur. D A.
Quoy? quelle partie de mon corps (au moins qui
fut en ma puissance) vous feut iamais denyée?
vous fut oncques le baiser, vous fut oncques la pa-
role, ou tout honnesté atouchement interdit? Gar-
dez ie vous pry mon amy, que (comme les enfans
d'Israel) non content de vostre manne, vouliez
prendre vostre nourriture & refectiō, en ce, qui
pourroit & à l'un & à l'autre, causer nostre to-
tale ruine. A M. Ie reçoÿ vostre auertissement
en payement: mais pensez vous que pour cueillir
l'un de l'autre ce fruiēt, que tout amāt se pourchas-
se, nostre amitié reciproque vint en quelque alie-
ration, ou decadence? D A. Ouy certes, mon grand
amy, & vous mesmes sans y penser, m'auex par
vostre parole apris, que ce point, ou pretendēz, ne
deuoit entrer en amour. Parce que si par vn in-
stinēt naturel, vous sus ce champ, l'auex couuert
& pallyé, sous vne honnesté parole: Combien,
de grace, deuons nous abhorrer l'effeēt d'une telle
chose, dont le mot est de soy honteux? A M. Que
cest argument ne vous destourne d'une bonne vo-
lunté, ma dame. D'autant que nous ne voulons
ceste operation naturelle, sous vn desguisement
de langage, si non pour monstrier, non qu'il faille

DIALOGUE

abhorrer telle œuvre, ainsi que semblez presumer, ains qu'aux lieux seulement plus couuerts & cachés, fault donner lieu & contentement à nous mesmes. D A. Tant mieux monseigneur & amy, mais pourquoy aux lieux plus couuerts, si c'est une chose raisonnable? Car le bon, comme vous sçavez, ne demande point l'obscur, ains veut estre en lumière, & cognoissance d'un chacun: au contraire, ce qui est par nature mauvais, comme rougissant de soy mesme, ne demande l'œil des personnes. A M. Je ne vous puis respondre & satisfaire sur ce point, sans grandement accuser la commune sottise de nous autres, qui ainsi doubtons appliquer nostre esprit es choses, qui de leur nature sont bonnes, & aux mauvaises nous accommodons librement. Voirre que nous voyons la plus grande partie des hommes, estimer dresser grand trophée, pour estre veuz enuers le peuple grand batteurs & blasphemateurs. D A. Voila encorres qui va bien: Car si tels actes que vous diëtes, sont de leur nature mauvais, & neantmoins nous ne doutons les practiquer deuant le peuple: Combien doncques est abhominable ce point, duquel estimez dependre le fruit de nostre amitié? Par ce que si vous voyez un homme blasphemer deuant l'œil du monde, parauanture le fait il, ou pour estre induict de colere, ou bien qu'il estime en rapporter quelque

PREMIER
quelque louange. Ce neantmoins
un homme (hors mis
entreprit se donner content
la présence des gens, ains
de les courtoises de la nu
acquiescer à cette operati
la nommer, d'autant
quelques celle diuinité
A M. Si vostre raison fut
enfer en solitude fut
par mesme moyen co
nous portés l'un à l
aucun moyen de ne
par dissimulation
et faueur estudiös
ie vous pry, quel
chassez, de ve
fondement don
quant & soy
de tenir ses an
mesme accore
les hommes
plus expedi
Etion, l'un
du parler
ancienne
nous, d'a

quelque louange. Ce neantmoins si ne veistes vous
jamais homme (hors mis vn brutal Diogene) qui
entreprit se donner contentement en telle sorte, en
la presence des gens, ains que tousiours n'ait cher-
ché les courtines de la nuit, ou de la solitude, pour
vacquer à cette operation terrestre: Terrestre puis
ie la nommer, d'autant quelle n'a rien du commun
auecques celle diuinite, qui a vnyx noz esprits.
A M. Si vostre raison auoit lieu, qu'une chose, pour
en user en solitude, fut de nature mauuaise, ne seroit
par mesme moyen cette extremité d'amitié q nous
nous portös l'un à l'autre, viciense, veu que n'auös
aucun moyen de nous y entretenir seuremēt, sinon
par dissimulation, de laquelle pour nostre auātage
et faueur estudiös à tröper ce peuple? D A. Voyez
ie vous pry, quel tort nous nous sommes tous por-
chassez, de vouloir asseoir nostre amour sus ce
fondement dont parlez, lequel estant viciieux, à
quant & soy aporté ce preiudice à tous amants,
de tenir ses amours couuertes, pour cacher par vn
mesme accord, la desordonnée volunté, qui induit
les hommes d'aimer. N'eust il pas esté meilleur et
plus expediant, s'entretenir d'une honneste affe-
ction, l'un et l'autre, que se commettre au hazard
du parler du peuple? Lequel voyant que de toute
ancienneté, s'est inueterée celle impression dedans
nous, d'aimer seulement pour iouir, entre tout sou-

DIALOGUE

dain en soupçon, de quelque anguille sous roche,
 pour veoir tant soit peu un icane homme con-
 ser avec une dame. AM. Pensez vous ce mes-
 alistant, que pour une telle conduite lon eut à la
 longue peu empescher les langues venimeuses des
 homes? DA. En doutez vous mon amy? Les e-
 uenements qui sont suruenus à l'amour ont appor-
 té occasion pour en mesdire. Et toutefois ne pen-
 sez mon grand amy, qu'estant ma conscience sai-
 ne, ie pretende courir la perfection d'amitie que
 i'ay en vous, voire et en parle qui voudra. Adam
 pendant son innocence, alloit tout nud, sans doute
 ou aucune honte: mais lors qu'il se feut par son pe-
 ché abastardy, n'ayât qu'une personne pour objet,
 si cōmença il de rougir, & quasi se deffier de soy-
 mesme: & la Nymphe violée par Iupiter, descou-
 urit sa forfaiture, quand toute honteuse n'osa avec
 la chaste Diane, entrer nue dans le baing. Ainsi
 ne me resellant de ce damnable aiguillon, dont ie
 voy les autres estre à leur grand dōmage poings,
 & en deust causer tout le monde, si faudra il, &
 qu'au iour, et à la nuit, vous seul soyez le flam-
 beau pour esclarcir en mon cœur, voire ce flam-
 beau sans lequel ie n'aurois aucune lumiere. AM.
 Ne vous seroit il pas plus seant, mettant fin tout
 d'une main à mes grandes complaints, & à ce
 parler du peuple, me donner contêtement au point
 que

que tant et tant ie reclame, que mal asseurant vo-
tre renommée, tromper par vn mesme effect, &
moy qui me repais de cornées, & tout ce commun
peuple qui pense que i'aye en vous plus grande
part que ie n'ay? D A. Quelle plus grande part de-
mandez vous en moy, qu'une sincere affection,
& non pollue? A M. Ce n'est pas comme ie l'en-
ten. Je dy seulement qu'il vaudroit mieux deuant
le peuple taire l'amour que me portez, & demou-
rer en bonne opinion enuers luy, m'accordant le
point ou ie preten, que d'encourir tant soit peu de
mauvaise opinion, & neantmoins estre entiere et
non coupable. Parce que cest honneur est la cho-
se en tout le monde, que deuous tenir en plus gran-
de recommandation. D A. Si cest honneur est
tel comme vous dictes, ie m'esbahy doncq' gran-
dement, pourquoy avecq' si grandes prieres et in-
stances me sollicitez en chose, que scauez m'estre
tant desauetageuse. A M. L'effect ne tombe point
tant en vostre desauetage, comme l'opinion qu'on
en recoit. Et pource, estre secret & couuert est fort
requis & necessaire en telles choses. D A. Il
n'y a chose tant secrette, qui à la longue ne se de-
scouvre. A M. Au contraire, il n'y a chose si ou-
uerte, qui à la fin ne se cele & oublie. D A.
Mais Dieu le sçait. A M. Dieu sçait veritablemēt
& voit en quelle langueur vous me nourrissez,
d'heure à autre. D A. Vous seul vous la pourchaf-

DIALOGUE

se. AM. Mais bien vous seule ma dame, qui sem-
blez prendre vostre plaisir au tourment que l'en-
dure en vostre faueur. DA. I'en appelle Dieu
à tesmoing, & vous mesme vne autre fois, estant
retourné à vous. AM. La dieu ne me face ce
bien ma dame, de retourner iamais à moy. Car
plus m'est agreable la seruitude que pour l'amour
de vous ie supporte, que toute autre liberté. DA.
Veritablement seruitude pouuez vous bien appel-
ler celle en laquelle orez vous viuez, accompa-
gnant vostre amitié de cette apetence lubrique, et
m'appeller tout d'une suite maistresse. D'autant
qu'en ce point cy domine en moy la raison, & en
vous vne sottise & desordonnée passion. En quoy
vous rendez d'autant plus serf & bas, que moy,
que la passion semble tirer sus le charnel, & la
raison ne s'extraict & depend que de l'esprit.
AM. Si scauez vous bien ma dame, l'amour estre
chose imparfaite, sans cette copulation mutuelle,
& de cors, et de l'esprit. Pour le moins se descou-
urira à ce coup, que plus grande est celle amitié
que ie vous porte, que non celle qu'à present vous
vantiez me porter malgré tout le monde. Parce
que ne reposant vostre amour qu'à l'esprit, le mien
s'est embrassé de l'un & l'autre: i'enten du cors
& de l'esprit. DA. Vostre amitié seroit diuine
& monteroit iusques aux cieux, n'estoit qu'elle
est

est esparantie par ce terrestre, qui l'empesche voler
à son vray manoir: là ou la miene n'estant embrou-
illie de cette paste, ains seulement s'amusant à la
contemplation de voz perfections, se rend en ce
point immortelle. A M. Mais ma dame, si vo-
stre affection est si grande comme maintenant
publiez, que ne vous oubliez vous au moins
pour vn coup, pour donner si non à vous, au fort
contentement à celui, auquel vous vantez estre
destinée? D A. Aussi est ce pour vostre conten-
tement ce que i'en fay, & ne discordons l'un de
l'autre en rien, ains vous mesmes procurez l'eslon-
gnement de vostre bien, par ce que ie suis assen-
sée, que vous accordant ce point, & n'y trouuant
telle satisfaction comme peut estre vous promet-
tez, cōmenceroit à diminuer nostre amitié: chose
toutesfois, que ie croy que ne souhaitez. A M.
Mais au contraire le plaisir me rauiroit tellement,
que d'une amitié temporelle entreroit en eternité.
D A. Vous mesmes vous abusez vous. Ce plaisir
que tant estimez, est tout loingtain du temporel,
ie ne diray de l'eternel, qu'au contraire des sa nais-
sance il se meurt. A M. D'autant qu'il est plus
brief, d'autant se trouue il plus extreme. D A.
Mais d'autant qu'il est plus brief, & extreme,
d'autant attire il quant & soy plus de fascherie et
moleste. A M. Faignez qu'il soit tel que vous di-

DIALOGUE

Etes, si me fera ce par ce moyen, voye de trouuer
 assouuiffement à vn tresardent desir. D A. Si se
 lement sus vn appetit vain & fraisle, establissez
 vostre amitié, ne trouuez ie vous pry, estrage, puis
 que vous dictes mon seruiteur, si comme dame et
 maistresse, ie vous commande vous de porter de ce
 point, à la charge qu'en tout autre chose emporte-
 rez sus moy maistrise. A M. Ma dame, gardez
 ie vous pry que me commandant cette chose, ne
 vous eslongniez de l'autorité de maistresse, pour
 entrer aux termes d'une tyrannie. Parce que lors
 que ie me rendy à vous, bien q' mon intention feust
 me soubmettre du tout à vostre puissance, vous
 laissant toute loy de me commander, si me reser-
 uay- ie celle liberté, encore que ne le voulussiez
 de vous semondre du point, auquel l'amour seul, et
 nature me donnent acheminement. Et pource en-
 cor' que voz forces soient grandes, & telles que
 ie les pense suffisantes pour renger à soy les dieux,
 toutefois n'estimez pouuoir commander à celuy
 qui domine sus tous esprits, & establir à vn vo-
 stre amant, autres loix, que celles que l'amour luy
 dicte: autrement presumeriez me brider d'une im-
 possibilité. D A. Comment? estes vous encore à
 sçauoir, que les miracles de l'amour se trouuent à
 ceux, qui n'aiment point, impossibles? A M. Ie le
 sçay

Je ne trop bien ma dame, & à mes propres cousts
& despons, dont ie loue dieu : Toutefois si bien
prenez garde, tels miracles ne se practiquent, si
non en faueur de l'amour. Car si contre sa maiesté
prenez les pouuoir en moy exercer, ne seroit ce à
vostre aduis se traualier & parforcer en vain?
Veu que toute telle puissance que vous autres v-
sapez sus nous, ne se fait que sous le tiltre de
l'amour. Parquoy ma dame, puisque la force d'ai-
mer n'est autrement moiennée, que sous vne e-
ternelle attente, de paruenir vn iour à cette ex-
tremité de iouir: Il fault de deux choses l'vne, au
commandement que me faiçtes ou que ie ne vous
obeisse en cest endroit, comme chose du tout in-
compatible avecque l'amour: Ou bien que ie vous
obeisse. Mais voyez en quel desarroy nous tom-
berons. Car si vne fois permettez s'estaindre
en moy la grande ardeur, qui s'est dedans mes
entrailles allumée, par cette estincelle de con-
iunction mutuelle, c'est à dire que me fermiez
du tout la porte à l'apetence de l'vnion, ou ten-
dent tous vrais amants : Certes il semble que
vous voulez que tout d'vne mesme traite, ie
m'exempte de l'amour que ie vous porte, &
consequemment de la loy de seruitude, que i'ay
en vous. Ainsi desirant vne mienne obeissance,
si de bien pres y aduisez, voulez d'oresnanant

DIALOGUE
ne recevoir aucune miene obissance. Que d'avez
vous doncq' ma dame, accorder cette faveur à ce-
luy qui vous aime, qui vous chert, plus que soy
mesme? Puis qu'en telle operation gist la fin de
tous ceux qui aiment. D A. Fin véritablement la
pouvez vous bien appeller: car cōdescendant à ce
dont m'importunez, tost prendroit fin celle cōmu-
ne amitié, que nature a forgée entre nous deux,
pour servir aux autres d'exemple. A M. Lais-
sons pour dieu les equivoques, qu'amour ne peut
supporter. Car si telle estoit vostre affection en-
vers moy, comme est celle ardeur qui m'embrase,
vous ne prendriez à contrepoil les paroles que ie
vous tiens. Mais n'est ce le commun malheur de
tous amants, que qui pretend estre payé d'ingrati-
tude, il fault qu'il aime extremement? A la mien-
ne volonté ma dame, & à la mienne volonté,
qu'en satisfaction du peché, qu'ores, sans aucun
mien demerite, commettez encōtre moy, un iour
rencontriez personnage, lequel estant de vous
ainsi ayiné, comme maintenant ie vous ayne,
vous face reparer le tort, & iniure que me tenez
par tel payement, que celuy que de vous à present
ie reçois. D A. Je n'eusse iamais estimé que vous
feussiez ainsi opiniastre, pour chose de si peu de
merite. Ce neantmoins plus tost permette le ciel
que i'acquiesse à vostre volonté, bien que contre
la

SECON
que de vous voir a-
Pourtant ie vous su-
plus fachez: le re-
donneront bon con-
contenter, que de m-
Ha ma dame, de c-
acquiesce vne tel-
grand le fruit, que
bien heureux!
je ne scay: bien
vouloir me cō-
tellement rend-
à ma totale v-

SECON

L'OE

LA CR

P

suply, m-
estre le

Je ne sçay, que de vous voir ainsi deconforter à tout
 l'heure. Pourtant ie vous supply mon amy, ne vous
 donnez plus fascherie: le tems & le lieu desormais
 nous y donneront bon conseil: aimant trop mieux
 vous contenter, que de me contenter moy mesme.
 A. Ha ma dame, de quelle maniere pourroy-je
 jamais acquiescer vne telle obligation? ô combien
 sera grand le fruit, que nous recueillerons de ce pa-
 radis bien heureux! D. A. Quel fruit i'en rapor-
 teray, ie ne sçay: bien sçay-je que encor que contre
 mon vouloir me cōmandissiez quelque chose, m'a-
 rez tellement rendue vostre, que plus tost preten-
 droy à ma totale ruine, que de vous desobeir.

SECOND DIALOGVE.

L'OEIL, ET LE DEVIS.

LA CROIX, LA VALENTINE,

ET POIGNET.

DVis que doncques vous vous obsti-
 nez en vn si ferme propos & que
 sans esperance de respit, m'auez clos
 le passage, au lieu auquel faisoit
 son seiour toute ma deuotiō, ie vous
 supply, ma dame, me dire, quel point vous estimez
 estre le plus excellent, sur lequel ie doine fonder et

H